

# **Aperçu historico-militaire De la Vallée de l'Ubaye**

## **Des origines à 1914**

**L'art militaire est tout spécialement celui de la Guerre en montagne, plus qu'aucun autre art, est l'ouvrage de siècles : c'est le résultat de découvertes, d'expériences et d'observations qui se sont succédées unes aux autres depuis l'origine des sociétés.**

**Capitaine J. Rocquancourt  
Professeur d'histoire militaire à  
l'Ecole Royale Spéciale Militaire  
1831**

**Le lieutenant EVIN  
du Centre d'Instruction  
du 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins  
1963**

## **Aperçu historico-militaire de la vallée de l'Ubaye**

Le monde est bâti de telle sorte à notre époque que tout individu un peu curieux peut facilement se mettre au courant de l'ensemble de l'actualité. Les puissants moyens de la presse, de la radio ou de la télévision sont là pour l'informer. Il n'a que la peine de feuilleter quelques pages, de lire quelques titres grassement imprimée ou de tourner un bouton. Et un malheureux retour des choses, il a tendance à ne s'intéresser qu'au présent bien souvent factice et superficiel. Il laisse de côté le passé, si riche pourtant en enseignement et vit jour le jour sans savoir pourquoi le présent est fait tel qu'il le voit. Les militaires n'échappant pas à cette règle malgré leur habitude de raconter « leurs propres campagnes ». Transplantée sur d'autres terrains ou en d'autres garnisons, ils s'intéressent peu à l'expérience de leurs « anciens » qui ont vécu ou se sont battus là. Au mieux, ils perdent un temps précieux à réinventer ce que d'autres ont déjà découvert et abondamment expliqué. Il est donc apparu nécessaire de faire le point du passé militaire de cette région où s'entraînent, travaillent et vivent les Chasseurs du 11<sup>e</sup> BCA. C'est le but de la synthèse rapide qui va suivre et qui se veut être « l'aperçu historico militaire de la vallée de l'Ubaye ».

Le milieu montagnard ne sera pas décrit. Il a peu varié au cours des siècles, et le lecteur aura tout le temps de se familiariser avec lui en suivant tel conquérant ou tel fuyard, en vivant avec tel glorieux Général ou tel pauvre troupiér.

Si cependant, pour situer le cadre de cette étude, voici pêle-mêle ce que l'on peut appeler le tableau des records de la Vallée qui servira aussi de mise dans l'ambiance de ce curieux pays : 1<sup>er</sup> prix d'altitude en Europe pour route carrossable (La Bonnête, près du Col de Restefond à 2860 m, 1<sup>er</sup> prix routier encore quant à la longueur de tunnel creusé par les soldats (au Col de Parpaillon : longueur 600 m), 1<sup>er</sup> prix pour la beauté d'un cône de déjection de torrent (le célèbre Riou Bourdoux, cité dans toutes les bonnes géographies), 1<sup>er</sup> prix au record dans le domaine de l'ombre : Méolans ne voit pas le soleil en hiver pendant 47 jours consécutifs même si le ciel est tout azur, 1<sup>er</sup> prix ou accessit opposé à celui-ci, mais là tout le monde n'est plus tellement d'accord l'Ubaye est une des vallées les plus ensoleillées de toutes les Alpes. Autres record géographique : le Glacier du Martinet est le plus méridional d'Europe, enfin la vallée est la « fenêtre géologique » la plus tourmentée de France. Dans le domaine administratif, après celui de Briançon, c'est l'arrondissement de Barcelonnette qui possède l'altitude moyenne la plus élevée. C'est aussi le plus perdu puisqu'il faut parcourir quelle que soit la saison au minimum 70 kilomètres. Pour trouver une ville de plus de 5 000 habitants. Il est également un des moins peuplés, il renferme le nombre minimum de cantons : 4 en tout : Barcelonnette, le Lauzet, Saint-Paul et Allos, seule commune de son canton.

On pourrait sans doute continuer plus longtemps cette série de records originaux, s'attarder sur l'importance du dépeuplement civil, se pencher sur les variations de la densité militaire relative. Ce serait peut-être fastidieux et déprimant pour certains. Le passé va nous dire pourquoi et comment l'on a pu arriver là.

## **L'antiquité**

Par un saut historique brusque, nous nous retrouvons 2 000 ans en arrière au milieu de nos ancêtres les Gaulois.

A cette époque, le pays s'appelait la Vallée noire. Jusqu'à une altitude de 1 500 m, elle était couverte d'une abondante forêt de résineux que personne encore n'avait détruite. Les hommes vivaient en général au-dessous de cette zone boisée.

Ils étaient superstitieux et désiraient voir la lumière, ils craignaient les fonds, leur humidité, les bêtes sauvages et surtout les ours et les loups, ils fuyaient aussi les dangers d'inondation. Pourtant à la fin des temps préhistoriques, des clairières avaient été défrichées. La tribu gauloise des Esubiani les occupait aux environs des localités actuelles de Barcelonnette et Saint-Paul, peut-être aussi Saint-Pons. On s'accorde pour dire que leur capitale était Sales, aujourd'hui Faucon et que d'autre part une voie romaine traversait la vallée. On ne sait pas trop par où elle passait exactement, bien qu'il en subsiste (sans doute) quelque trace près du Col de Mary. Certains affirment également qu'Hannibal, en 216 avant J.C. avec ses fameux éléphants, remontant la vallée et franchit les Alpes au Col du Rourre, voisin du Col de Mary faisant communiquer notre vallée avec la Maira italienne, Le Général Guillaume, grand spécialiste de ces questions n'est pas du tout de cet avis-là. Il a vainement cherché sur place un lieu de passage tel que le décrivent les historiens antiques que ce soit Tite Live ou Polybe. Après un solide raisonnement, il en arrive à la conclusion qu'Hannibal est sans doute passé soit par le Queyras, soit par la Maurienne. C'est tant pis pour le folklore de notre vallée mais il faut avouer aussi que ce premier visiteur illustre n'a pas pu franchir les Alpes partout à la fois !!!

## **Le Moyen-Age**

Pour la période au haut Moyen-Age, celle que l'on a appelée plus tard « les siècles obscurs », c'est surtout la Toponymie ou science des lieux qui nous fournit quelque élément intéressant, en particulier au sujet des diverses et nombreuses invasions de peuples dits barbares. Ceux-ci, comme tous les nomades de par le monde, se sont conduits de façon cruelle vis-à-vis des sédentaires. Et ce fut pour la vallée le début d'une longue série de ravages qui, par sa quantité, constitue encore sans doute un nouveau record d'un genre assez particulier.

Ces envahisseurs ont surtout considéré la vallée comme une voie de passage, à la rigueur, une possibilité d'étape provisoire d'où l'on part lorsqu'il n'y a plus rien à y piller de valable. Pour quelques-uns, ce fut aussi une contrée refuge où les plus faibles se sont abrités. Ainsi en atteste : « les Allemands », résidu de la tribu des Allemands, sorte de marque de l'envahisseur Germain, « Jausiels » dérivé d'un prénom germanique (Geobald). « La Maure », et peut-être Maurin sont des souvenirs arabes connus plus au sud le Col de Maure, la Motte du Caire.

Tout le monde se rappelle qu'en 732, Charles Martel vainquit les dans les environs de Poitiers. Auparavant ils avaient soumis quasiment tout le midi de la Gaule et plus particulièrement la Vallée de l'Ubaye. Charles Martel, aidé des Lombards, les en chassa en 742 : dix ans après, les Lombards, lors de leurs passages à travers les Alpes, ravagent à nouveau la vallée. En 942, les Sarrasins sont de retour pour s'y réfugier car on les malmène dans la Basse Provence. L'année 972 voit la libération définitive de l'ensemble de cette province du joug des Musulmans par un représentant du roi de Bourgogne qui fut récompensé de son succès par l'octroi des

terres libérées.

C'est de lui que sortit la famille des Comtes de Provence auxquels on a donné le nom de Bosonides, du nom de Bon père, le Comte de Boson. La Vallée de l'Ubaye se voit ainsi pour la première fois attachée à la Provence.

La Provence, à partir de ce moment, eut à sa tête une famille souveraine qui très vite devint indigène avec des liens très lâches vis-à-vis de son suzerain nominal : l'Empereur Romain Germanique. La puissance de la Féodalité provençale était seulement tempérée par le maintien d'un assez grand nombre de terres libres et par le développement de la vie économique et municipale. L'Ancien Bulletin de la Société Scientifique et Littéraire des Basses-Alpes nous signale que les communautés de Saint-Paul, Tournoux, le Châtelard, Jausiers, Meyronnes et Larche formaient ce district du Comté désigné dans les textes sous les noms de Val des Monts ou des Hauts Châteaux. « Ce coin écarté des Alpes avec ses Hautes forêts, ses rochers inaccessibles, ses vallées étroites, ses châteaux forts et ses neiges éternelles, était un avant-poste imprenable dont la Savoie et surtout la Provence apprécieraient l'importance pour la défense de leurs frontières ». Grâce à sa position, le Val des Monts put rester assez indépendant pour avoir le droit de choisir, entre ses voisins puissants, un allié suivant ses sympathies et donc suivant ses intérêts pour obtenir des privilèges spéciaux qui assuraient à ses habitants des libertés et des droits exceptionnels, tout en les exemptant des plus lourdes charges.

Au XII<sup>e</sup> siècle, la famille comtale était divisée entre deux maisons que leurs alliances avec des dynasties étrangères font appeler la maison Provence-Toulouse et celle de Provence-Barcelone qui, en 1112 obtint par mariage la couronne d'Aragon. Les ambitions de cette dynastie étaient beaucoup plus maritimes que terriennes, aussi bon nombre de petites bourgades, surtout parmi les plus retirées dans la montagne, le développement des institutions communales aidant, purent s'affranchir rapidement de la tutelle féodale. Les seigneurs étaient d'ailleurs aux prises entre eux et avaient peu de temps à consacrer aux petits commérages des vallons perdus. Du reste, en Ubaye comme dans l'ensemble de la Provence, la féodalité centrée sur le château seigneurial n'était pas l'élément caractéristique d'un pays où, même dans de simples bourgades, le château apparaît bien plus comme la caserne d'une sorte de garnison municipale que l'instrument de puissance d'une seule famille. Très tôt les seigneurs se confondirent malgré les différences sociales, avec les autres classes dans une « communauté » qui tendit promptement à prendre la direction de la vie locale. L'exemple italien aidant et nous allons voir toute l'importance de son influence dans la vallée de l'Ubaye, les institutions communales allèrent se développant, loin des querelles féodales très meurtrières parce que très fréquentes. La vallée, nous dit François Arnaud, « comme un eldorado de liberté a du attirer tous les desperados des régions voisines ». Dans ce lieu de refuge, la population est devenue tellement dense que le défrichement et la culture y ont été portés aux extrêmes limites de la végétation et bien au-delà de la plus élémentaire prudence au grand dam de la valeur des sols.

### **La fondation de Barcelonnette**

Mais cette prospérité de la vallée due à ces raisons assez générales étudiées ci-dessus découle d'un fait bien particulier dont la conséquence est la fondation de la ville de Barcelonnette en 1251.

En voici l'histoire et même la petite histoire.

Deux années plus tôt, en 1229, les Audiffredi, originaires du royaume de Naples,

arrivent dans la vallée, fuyant le sol de l'Italie désolé par les guerres civiles. Avec eux ils amènent toute une « smala », une troupe d'anciens vassaux accompagnés de leurs familles. Les Audiffredi, par un accord avec les gens du pays, occupent le Château de Faucon qui appartenait à la famille de Matha. Celle-ci n'avait pas de descendant mâle autre que le futur Saint-Jean de Matha, fondateur de l'ordre des Trinitaires, qui abandonna les biens de ce monde et par suite le château familial. Par les soins des nouveaux réfugiés, toute la zone en aval de Faucon, alors boisée et marécageuse, fut mise en valeur. La culture y fit son apparition. Le besoin d'une ville qui servirait de marché se fit sentir. On choisit l'emplacement du Barcelonnette actuel. Les Audiffredi, arrivant dans la Vallée, s'étaient mis, selon l'usage, sous la protection du comte de Provence et lui avaient fait acte de soumission. Raymond Beranger IV, le Comte régnant, était fort heureux de voir une contrée à la limite de ses états aussi bien remise en valeur, aussi bien protégés par l'apport d'une population habituée à se défendre pour vivre et qui n'admettrait certainement pas facilement qu'on vienne la déloger de son nouveau fief. En 1232, l'acte de fondation de la ville est signé entre lui, les populations indigènes d'origine et les « Italiens ». Parmi les signataires on trouve les noms de Bailli, un certain Guignes, d'autres notables de l'époque : Jaubert, Grimaldi, Chauvet, Essautier et Guy Giraud. (Tous ces noms de famille sont parvenus jusqu'à nous sans beaucoup de modifications). Cet acte de fondation comporte, comme nous allons le voir, quelques clauses fort originales. Il est en lui-même un fait extrêmement rare pour l'époque. La teneur de l'acte prouve que Raymond Béranger traite en fait avec des « gentils-hommes » et avec leurs hommes de guerre. Le Comte, voulant profiter de l'arrivée dans ces états d'une population si militairement valable, ne craint pas de traiter d'égal à égal avec elle. Le dit seigneur Comte doit soutenir le procès (en d'autres termes, les querelles) des dits hommes, il doit les protéger, les préserver et les défendre. En échange, « ils ont promis de lui faire des cavalcades et de le suivre tous, chaque fois que cela sera nécessaire au Seigneur Comte et au siens, mais en certaines limites de lieu uniquement ». Le nombre de ceux qui doivent « le service militaire » de l'époque n'est pas limité car il s'agit seulement de gens de guerre. C'est un fait digne de remarque : en effet, quand une ville demandait des privilèges, elle cherchait surtout à faire décharger ses habitants du droit de cavalcade tandis que là, le service militaire est hors de proportion avec les habitudes ordinaires. Il faut croire que cette clause plut à la population puisqu'elle donna à la nouvelle ville fondée du nom de Barcelone, en signe de reconnaissance pour le suzerain Raymond Béranger IV de Provence-Barcelone. Mais on ne doit pas oublier qu'au départ, il s'agit de guerriers venus avec leurs seigneurs et non de bourgeois comme dans les autres villes. Leurs chefs seront désormais leurs syndics et leurs magistrats, leurs primats ou leurs viguiers.

### **Fortification moyenâgeuse de la Vallée**

Le plan de la ville n'a pas changé depuis sa fondation ; il rappelle qu'à l'origine ce fut une bastide facile à défendre et à nettoyer, telle qu'il en existe beaucoup dans le midi de la France, mais ici les fortifications ont disparu depuis longtemps : Barcelone était ceinte de hautes murailles flanquées de 22 tours, percées de 4 portes. Ses armes datent de 1232 également les trois pals d'Aragon (le Comte de Provence était aussi roi d'Aragon) et la clef de la souveraineté, signe de son antique indépendance. (*Le pal est la pièce honorable de l'écu, bande large qui le traverse du haut du chef jusqu'à la pointe*).

Hormis Barcelonnette, quels sont à cette époque les points forts ou fortifications de la Vallée ? Pour n'en manquer aucun un passage, remontons le cours de l'Ubaye. C'est d'abord Pontis dont nous reparlerons au XVII<sup>e</sup> siècle, un petit château fait le guet entre l'Embrunais et la Vallée. Nous passons les gorges, Saint-Vincent est alors un minuscule hameau, simple étape permettant d'éviter le fond du torrent. Puis, perché sur son roc, le puissant Fort du Lauzet (lac). Il défend le passage sur son verrou glacière, comme Jausiers beaucoup plus en amont et Méolans auquel nous arrivons peu après. Face à celui-ci se tient Revel. En continuant à montant, nous parvenons à Drolle qui devient plus tard Saint-Pons. Il y avait là aussi quelque chose de fortifié. Traversons Barcelone qui ne devient Barcelonnette qu'il y a deux siècles et nous arrivons à Faucon, plus exactement au Chastelaret, un peu au nord. Jausiers ensuite, verrou glacière et roc, carrefour de vallée aussi ; après le Pas Grégoire, on pénètre dans la haute vallée où seuls le Chatelard et surtout le Chatelet près de Serennes valent la peine d'être mentionnés. Ces fortifications d'ailleurs disparaissent assez rapidement dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, soit que les seigneurs se soient peu à peu amalgamés au reste de la population, soit qu'après des destructions répétées ont ait préféré reconstruire seulement les maisons des villages détruits, avec les pierres du Château mis à bas. Ces fortifications ne sont bientôt qu'une protection de plus en plus illusoire en face du canon qui apparaît au début de la guerre de Cent ans.

### **Fin du Moyen-âge**

Cette guerre en fait intéresse assez peu la Vallée mais lui permit d'augmenter encore son indépendance. A la même époque, le Grand Schisme vit se développer la querelle des Papes et des Anti-Papes. Pape d'Avignon ou Pape de Rome, soutenus par telle ou telle maison seigneuriale. Au cours de ces rivalités, Puget-Thénières et Barcelonnette se détachèrent de la maison d'Anjou qui régnait aussi sur la Provence et par le Traité du 6 août 1388 se donnèrent au Comte de Savoie quittant ainsi pour plusieurs siècles le giron provençal.

Ce traité fut à l'origine de 30 nouvelles années de guerre dans la Vallée qui, ravagée plusieurs fois par les uns ou par les autres, ne fut reconnue savoyarde par la Provence qu'en 1419. Les Comtes, puis les Ducs de Savoie exercent une suzeraineté assez légère, laissant la Vallée jouir de l'essentiel des privilèges précédemment obtenus. Les conditions mêmes du service militaire s'améliorent. Ainsi dans la haute vallée, tous les habitants depuis 15 ans jusqu'à 50 doivent pouvoir porter les armes dans la Vallée des Monts, mais pas au-delà. (C'est en quelque sorte le service militaire sur place). Ils ont droit de porter à la ceinture des couteaux longs et de toute dimension, le jour et la nuit, à Saint-Paul et sur toutes les autres terres du Comte de Savoie. Les hommes se seront tenus à la garde du Fort de Serennes qu'en cas d'absolue nécessité (il existait donc déjà dans la Vallée des querelles au sujet du problème si délicat de la garde). Les hommes de la communauté de Saint-Paul, à cet effet, devait fournir quatre hommes pendant le jour et cinq autres pour la nuit comme d'ailleurs leurs voisins. (C'est peut-être de cette époque que date l'expression « renfort de nuit »).

La Vallée vécut en paix jusqu'au moment où François 1<sup>er</sup>, revendiquant une partie de l'Italie, s'intéressa à elle comme voie de passage pour son armée. En 1515, (cette date rappelle évidemment la Bataille de Marignan) c'est le début d'une

nouvelle série de ravages.

Le Col de Larche est le passage le plus facile entre la France et le Piémont, au Sud du Col de Montgenèvre. François 1<sup>er</sup> fait ouvertement commencer les préparatifs guerriers dans le Briançonnais et tout à coup il se dirige sur Vars et la Vallée de l'Ubaye avec l'intention de franchir le Col de Larche avec le gros de son armée et de descendre sur la Stura pour passer en Italie. Aux Gleisolles, (la petite église), il rassemble 32 000 hommes, 12 canons et tous les chars de son convoi. Il fait tracer un chemin pour remonter la rive gauche de l'Ubayette, les terrains de la rive droite étant trop meubles. Ce chemin des canons est encore en partie visible son passage du vallon du Lauzanier.

« Qu'on ne s'imagine pas une route facile. A cette époque, comme de nos jours, (dit un chroniqueur du XVII<sup>e</sup> siècle), le Col de Larche n'était pas traversé par autre chose de plus valable qu'un chemin muletier. Par-dessus ces effroyables montagnes par lesquelles il faut grimper dans une continuelle frayeur de la mort, par ces détroits horribles, non seulement à passer mais encore à regarder, les Français font monter leur artillerie et leurs charrois à force de bras et de poulies, les traînant de rocher en rocher avec une peine incroyable et un ardent travail. Les soldats mettent la main à l'œuvre avec les pionniers : les capitaines ne s'épargnent pas à remuer, qui la pioche qui la cognée, à pousser aux roues et à tirer sur les cordages, tantôt ils couvrent les précipices avec de grands arbres qu'ils renversent de travers, jetant des fascines par-dessus. Ce passage dura cinq jours. Pendant ce temps, Bayard, avec la cavalerie, faisait une diversion par le Queyras, le Col Agnelle, Vallée de la Vraita en vue de contourner l'ennemi. Son passage fut si soudain que le Général Italien Colonna fut prisonnier avec une part importante de ses troupes demanda si les Français n'étaient pas tombés du ciel.

François 1<sup>er</sup>, vainqueur en Italie, en profite pour rattacher la Vallée de Barcelonnette à la France car elle avait été d'une aide stratégique fort précieuse.

Mais François 1<sup>er</sup> eut rapidement de gros ennuis en Italie. Il dut repasser les Alpes en 1536, ce qu'il fit par Montgenèvre, tandis qu'un de ses lieutenants était chargé de pratiquer la politique de la terre brûlée dans toutes les régions abandonnées pour éviter que son rival, l'Empereur Charles Quint y put trouver de quoi nourrir son armée en cas d'invasion. Les Français dans leur fuite n'épargnèrent pas les temples et les choses sacrées. La Vallée fut complètement ravagée. Elle présenta requête aux Etats de Provence pour être exemptée de la taille, attendu « les grandes foules qu'elle avait souffertes au passage des gens de guerre tant de la part du roi que de celle de l'Empereur ». Celui-ci en effet avait sévi à son tour en 1538 dans le pays, détruisant le peu qu'avait laissé Montmorency. Dix ans après, détour offensif de François 1<sup>er</sup> qui reprend la Vallée, la ravage encore et la donne à la Provence du Dauphiné. Dix ans de tranquillité et c'est au Duc de Savoie d'en faire autant en 1558. Finalement, Henri II, le fils de François 1<sup>er</sup>, après l'avoir re-reprise, la cède au Duc par le traité de Gateaux Cambrésis.

On peut enfin croire que la Vallée en a terminé dans tribulations. Il n'en est rien. Les guerres de religion sévissent bientôt dans toute la France et l'Ubaye retrouve son rôle de contrée refuge, spécialement pour les Vaudois, ces puritains de la religion. Cent familles de cette secte tiennent, en 1576, s'abritent à Jausiers et dans la haute vallée. Le terrible connétable Lesdigulères, douze ans après les pourchasse et n'en vient finalement à bout qu'en faisant sauter les tours de l'église de Saint-Paul où les Vaudois s'étaient retranchés, les

ensevelissant ainsi sous les pierres de leur temple. L'année suivante ce même Lesdiguières s'empare de Barcelonnette et détruit toutes les fortifications. A la fin du siècle, fertile en événements malheureux, il n'est pas étonnant de voir la vallée quasiment dépeuplée. Et pourtant certaines communautés sont restées à l'abri de tous ces troubles. C'est le cas de quelques vallons très retirés tel que celui de Fours qui à cette époque comptait quelques 1 800 âmes alors que de nos jours on a du mal à en dénombrer une centaine.

## **XVII<sup>e</sup> siècle**

Le règne d'Henri IV correspond pour l'ensemble de la France à une période de Paix et il en est de même pour la Vallée, bien qu'elle ne fasse pas encore partie du royaume. Sous Louis XII et Richelieu, il n'en est plus ainsi et la France se trouve engagée dans la Guerre de Trente Ans. C'est le Seigneur de Pontis qui nous en parle dans ses mémoires. Celui-ci, né en 1578 et mort à 92 ans, fut un des officiers et des conseillers préférés de Louis XIII. Il en profita pour prêcher auprès du Roi les intérêts de sa petite patrie, l'Ubaye et tout spécialement ceux de son village. L'occasion est bonne puisque Louis XIII, en 1629, vient à Embrun. Invité par Pontis dans son château, reçu par le curé et les villageois, le Roi participe à un banquet au cours duquel Pontis obtient que le territoire de la paroisse soit rattaché à la Provence. C'est l'origine de cette enclave que nous pourrons observer sur la carte du département des Basses-Alpes dans celui des Hautes-Alpes.

En fait une nouvelle fois, deux ans auparavant, toute la vallée avait eu à subir le passage des troupes du Roi ; commandées par le Marquis d'Uxelles, villes sont refoulées par les Piémontais et au cours de leur retraite ravagent le pays, en particulier Barcelonnette et Allos.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la Haute Provence redevient terre d'invasion. Louis XIV est à l'apogée de sa gloire. Il s'empare de territoires appartenant à L'Allemagne et à l'Espagne. C'est à nouveau la guerre dont un épisode va mettre aux prises, dans le Val des Monts, deux valeureux chefs d'armée, le Général Français Catinat et Victor Amédée, Duc de Savoie, allié de l'Espagne. En 1691, les Savoyards sous la conduite du Marquis de Parelles se portent sur Saint-Vincent et menace Seyne qui oppose une belle résistance. Le marquis se retire dans la vallée de l'Ubaye et y prend ses quartiers l'hiver. L'année suivante, les Français pénètrent dans cette vallée, prenant Barcelonnette et livrent l'ensemble des villages aux flammes. De son côté, le Duc de Savoie est parti ravager le Dauphiné. Il s'empare d'Embrun, de Chorges et fait le siège devant GAP. Malade et harcelé pied à pied par Catinat, malgré la faiblesse des effectifs des troupes françaises, le Duc de Savoie, à l'approche de l'hiver, est obligé de repasser en Italie. Il le fait par le col de Vars, Saint-Paul et le Col de Larche. Catinat le suit et pendant trois ans, les français restent maîtres de la Vallée qu'ils ne rendront à la Savoie qu'es 1697. Cette campagne, une fois de plus, avait démontré l'importance stratégique de la Vallée et Louis XIV, voulant éviter que pareille invasion ne reproduise facilement, envoya Vauban pour reconnaître la frontière alpine jusqu'à Nice afin d'en augmenter la valeur défensive. Vauban vient donc étudier sur place la façon de garder sûrement les débouchés de l'Ubaye. C'est là l'origine des nombreux forts que je vais vous énumérer et qui pour la plupart sont restés en bon état Jusqu'à nos jours.

Au Sud, Colmars et Seyne, à l'Est Saint-Vincent, au nord Mont-Dauphin qui interdit



la descente du Col de Vars. Pour couvrir les travaux entrepris, Catinat établit un camp à Tournoux (vers le terrain plat qui domine le village). Il fait aussi construire une route de Tournoux à Embrun par le hameau Saint-Anne et le col de Parpaillon, route stratégique dont le tracé est resté quasiment intact.

### **XVIII<sup>e</sup> siècle**

Donc en 1697, par le traité Ryswisk, la vallée retourne au Duché de Savoie. Pour peu de temps en fait car l'année 1713 marquera son entrée ou son retour dans le domaine proprement français, après quatre années de conflits encore marqués par la guerre de succession d'Espagne si pénible et si dure pour la France qui n'arrêtait pas de guerroyer, La vallée fut épargnée jusqu'en 1707. Ces Français sont commandés alors par le Maréchal du Villars, brillant général pour les régions plates, sais médiocre chef alpin, qui établit le gros de ses forces à Tournoux. Mais battu par les Piémontais, il est remplacé par le Maréchal Berwick. En 1709, l'armée est étalée entre le Var et le Sud du Jura. Berwick modifie le dispositif et plaçant son centre à Briançon, il fait tenir la vallée de Barcelonnette par sa droite avec un camp retranché à Tournoux où il net douze bataillons. L'ennemi attaque tout d'abord en Tarentaise, Berwick dégarnit Tournoux. L'année suivante, prévoyant une attaque par Larche, il renforce l'Ubaye avec juste raison car les Piémontais, en 1710, évitent Tournoux, descendent sur Saint-Paul par Fouillouse et tentent de remonter sur Vars, Berwick est lui-même au col et les Piémontais n'insistent pas. Après un noie de tâtonnements, ils repassent SUR le versant italien. 1711 voit un nouvel échec des Piémontais nais cette fois en Maurienne, malgré la prise de Chambéry et surtout grâce aux « navettes » que Berwick fait effectuer à ses troupes. En 1713, c'est lui qui prend l'offensive. Il descend en Italie comme autrefois François 1<sup>er</sup> par les cols Agnel et Larche. Dépassant Démonte et Coni, il retourne par le même chemin établir ses quartiers d'hiver en Provence après avoir plus ou moins pillé les régions qu'il traversait. La Paix d'Utrecht mit fin à cette guerre. Comme nous dit le Général Guillaume parlant en dauphinois de Guillestre « ce malheureux Traité nous fait perdre les trois escartons du Briançonnais : Calx, Pragelle et Château-Dauphin avec les forteresses d'Exilles et Fenest », pays d'où, selon Vauban on pourrait crier : « Qui vive » aux portes de Turin. Berwick nous en dit ceci : « Je les connais trop bien pour ne pas me croire obligé de représenter au Roi qu'il ne convenait pas d'abandonner un si grand et si beau pays sans tâcher d'obtenir quelque espèce d'équivalent. Je conseillais donc de demander la Vallée de Barcelone qui nous était d'un grand avantage pour la facilité des « navettes » sur cette frontière et pour défendre l'entrée de la Provence et du Dauphiné ». Pour les habitants de la Vallée, devenir Français n'était pas suffisant, il leur fallait aussi et surtout redevenir provençaux. C'était d'ailleurs là bien entendu une affaire de gros sous qui rejoignait les sentiments. Si la vallée était rattachée au Dauphiné comme cela aurait dû être en compensation des escartons perdus, elle aurait été soumise aux impôts de cette province et dû payer en plus un droit à chaque fois que les moutons transhumants en été seraient venus de Provence pour brouter ses alpages. Soutenus par le Maréchal de Villars, Gouverneur de Provence, la Vallée obtient gain en cause en 1716 en faisant valoir que le Roi a intérêt à ce qu'elle soit riche et bien repeuplée (elle avait d'ailleurs à cette époque deux fois plus d'habitants que maintenant). Ainsi, le cas échéant, elle pourrait

efficacement défendre la Provence qui la faisait elle-même vivre.

Finalement la Vallée est traitée à part. Elle reçoit le statut de Terres adjacentes, ce qui fait d'elle une sorte de petite République montagnarde avant l'heure. La prospérité et l'aisance bientôt s'installent dans le pays. Une petite bourgeoisie émerge peu à peu. La Vallée conserve son juge particulier. Paradoxalement à cette époque de royauté, elle se voit dotée d'un (préfet) nommé par le Roi alors que depuis la République elle ne possède plus qu'un Sous-Préfet : grandeur et décadence !

Cependant l'ère des grands ravages est close, les pillages ont disparu et pourtant la vallée n'est pas à l'abri des guerres et des guerriers. Mais c'est pour ceux-ci la vie de garnison avec toutes les petites querelles qu'elle commence dès ce temps-là à occasionner. Ainsi en 1727, les moines se plaignent d'avoir à fournir des magasins dans leur convent pour loger 6 000 quintaux de grains destinés à la subsistance des troupes de la Vallée et des logements en Plus.

En 1744, nouveau litige : un régiment de cavalerie occupe les près des bons pères, diverses salles servant de magasins pour l'habillement et le cloître d'entrepôt de bois. L'église même est remplie de fourrages. En fait tout ceci l'est normal car le couvent constituait une immense résidence occupant à la place de l'actuelle place Manuel un espace aussi grand que le reste de toute la ville et dans ces bâtiments, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, nos moines eurent bien de la place pour leurs dévotions puisqu'ils n'y furent jamais plus que trois...

Quoiqu'il en soit, la France ne reste pas en paix longtemps selon sa bonne habitude. Le milieu du XVIII<sup>e</sup> voit pour elle la guerre de succession d'Autriche. L'Espagne est alors alliée de notre pays, opposée une fois de plus dans les Alpes aux États du Piémont. Le chef de l'armée française est le Prince de Conti, celui des Espagnols est l'Infant héritier du trône. Toute l'armée, en 1744, traverse la vallée de l'Ubaye venant soit de Guillestre par le Col de Vars, soit d'Embrun par Saint-Vincent. On établit les camps à Tournoux et à Barcelonnette puis en juillet, on franchit le col de Larche. Ceci une fois encore ne se fait pas sans mal. L'Intendant général Brunet, relatant ce passage, dit que mettre en mouvement l'artillerie coûta beaucoup de peine et de dépense pour emmener, souvent à bras d'hommes, plus de cent « bouches à feu ». Cette campagne qui se déroule au même moment que la Bataille de Fontenoy n'apporte pas à la France autant de gloire que cette victoire. La campagne, commencée sous d'heureux auspices par la prise de Vinadio et celle de Démonte, s'achève par le siège de Coni, objectif fixé mais qu'on ne peut s'emparer. D'autre part, les communications avec les arrières et surtout les dépôts de Tournoux sont de plus en plus difficiles. Français et Espagnols repassent donc les Alpes par le même col de Larche. L'artillerie, comme du temps de François 1<sup>er</sup> est laissée aux Gleisolles. Les Espagnols vont prendre leurs quartiers d'hiver en Provence, l'Infant séjourne quelques temps à Gap. Les Français, plus réchauffés sans doute, se contentent d'aller dans le Dauphiné. Le Prince Conti passe quelques Jours à Barcelonnette puis monte à Versailles rendre compte de sa mission.

## **La Révolution**

C'en est fini avec les guerres de l'ancien régime dans notre vallée. Mais ces qualités de zones frontières ou de voies de passage, demeurent. Les militaires

continuent donc à y tenir garnison.

C'est pour le pays, malgré les petits inconvénients inhérents, une source de profit dont nous reparlerons mais qui vaut mieux que les nombreux ravages qu'il avait connus (pas moins de 15 dénombrés en douze siècles !).

Le début de la Révolution se passe sans histoire et ne touche que de très loin les sujets de cette demi-république. 1791 arrive et tout à coup éclate un coup de foudre : l'invasion des Piémontais une fois de plus. Ils se dirigent sur Digne et Castellane. Une proclamation de l'époque s'exprime ainsi : un seul choix pour des Français : vivre libres et laisser mourir. L'ennemi est là aux portes du département. « Volons au secours de nos frères ! » Et le chroniqueur continue : « 'appel au patriotisme fut partout accueilli avec des transports de joie. Les enrôlements se firent avec un irrésistible élan. Les volontaires se présentaient en foule. Ils se disputaient l'honneur d'être soldat ». Les officiers municipaux exprimaient avec des larmes de joie la peine qu'ils avaient à limiter le nombre des volontaires et le chagrin de ceux qui n'avaient pas été favorisés par « sort ». Ils étaient mal équipés, mais leur civisme et leur dévouement devaient remplacer leurs fusils pour la garde des frontières. La population de Barcelonnette fidèle à ses origines guerrières du XVIII<sup>e</sup> siècle, répondait donc en masse à l'appel du nouveau suzerain de la République (certains se sont laissé dire qu'actuellement dans pareils cas les réactions populaires seraient assez différentes.

En tout cas, cette fois-là, l'ennemi ne vint pas et la garde nationale fut pour ses frais. Pourtant elle servit à rétablir l'ordre à Barcelonnette, lors de la vente des biens nationaux. 500 individus de Larche, Meyronnes, Faucon, le Chatelard, armés de fusils, de sabres et de bâtons reprochaient au receveur de l'enregistrement de faire payer trop cher ses timbres. On risqua de le lyncher, on brûla quelques papiers et puis on rentra chez soi, non sans avoir obtenu la suppression du timbre. La Révolution à Barcelonnette avait failli éclater. Pourtant à Digne, on fut un peu affolé. Un bataillon de ligne fut demandé d'urgence. Il arriva quelques trois jours après, escortant les autorités venues enquêter. Tout était rentré dans l'ordre.

Autre incident cependant à noter si l'on veut rester objectif. Le couvent fut détruit au début de la révolution. Restait l'église Elle s'écroula en 1795, au lendemain d'un bal de sans-culottes. Il n'en subsiste que la tour Cardinalis...

La vie de garnison se poursuit dans le pays avec des hauts et des bas, se servant des bataillons de volontaires puis de mobilisés alpins, en 1793, le général Kellermann crée les Chasseurs des Alpes, ancêtres lointains de nos bataillons de chasseurs alpins. Un règlement du 20 Brumaire de l'an VIII soit peu de mois avant le passage du Saint-Bernard par Bonaparte, y fixe « l'ordre et la police de distribution ».

En voici quelques articles caractéristiques :

Article 4 : Les distributions en vin auront lieu tous les jours à neuf heures du matin. L'eau de vie se distribuera aux hommes de garde, à ceux de patrouille, le jour d'une affaire et après une corvée, sur les ordres du commandant.

Article 5 : Les rations de vivres et de liquide seront composées ainsi qu'il suit : (sans tenir compte des quantités) biscuits, porc et lard salé, bœuf salé, riz, légumes secs, sel, vin, vinaigre et eau de vie (pas de quoi s'enivrer 1/16<sup>e</sup> de pinte, exactement 3 cm<sup>3</sup>, 55 !)

Article 6 : Le tabac à fumer se distribuera le 21<sup>e</sup> jour du mois pour trois décades à

raison d'une once par homme, quelque soit le grade. Les pipes se distribueront à toute la garnison à raison d'une pipe par homme, le détachement qui sera relevé les remettra à celui qui le relèvera. Le commandant de la place ordonnera le remplacement de celles qui manqueront, étant cassées ou perdues.

Il s'assurera qu'aucun officier, sous-officier ou soldat n'en emporte chez lui.

Article 17: Il ne sera pas habituellement fourni de lumière dans les chambrées de la troupe mais il y aura constamment dans chacune d'elle une chandelle prête à être allumée «n cas d'alerte, la lumière ne devant servir qu'à cet effet. Les chandelles ne seront remplacées que lorsqu'elles seront consumées, sur l'ordre du commandant de la Place.

## **XIX<sup>e</sup> siècle**

Tout le XIX<sup>e</sup> siècle va « militairement parlant » être pour la Vallée ne période d'organisation défensive. Kellermann, le premier, s'y emploie. Au pied du camp de Tournoux, il fait restaurer la Redoute, destinée à boucher le fond de la Dallée. Le général Davout organise à nouveau ce camp. Mais il faut attendre le milieu du siècle, en 1845 pour que quelques chose de vraiment sérieux soit entamé : il s'agit du Fort de Tournoux commencé sous les ordres du commandant Breton. Ces travaux furent surtout menés à bien après la guerre de 1870, grâce à la route carrossable qui pour la première fois seulement, en 1884, permit de remonter entièrement la vallée par le Lauzet. Auparavant la route ou plutôt le chemin normal pour venir dans la Vallée passait par le Col de Vars.

Un à un, les forts sont bâtis ou creusés. On donna de l'air et des antennes à Tournoux en édifiant les Batteries de Vallon Claous, au-dessus de Saint-Paul de Roche-la-Croix, de la Tête de Viraysse. Le Général Bergé, commandant les troupes alpines fait occuper ces forts hiver comme été, aussi bien que les baraquements près de la frontière sur les positions les plus importantes.

C'est à lui et à ses volontaires que nous devons l'achèvement de la route du col d'Allos vers 1890, l'ouverture d'une vraie route par le col de Vars et le creusement du tunnel du col de Parpaillon ouvert à près de 2 600 m d'altitude. Des casernes aussi sont construites : Les baraques de la Condamine en particulier, bâtiments de Tournoux ou de Roche-la-Croix, le fort neuf de Saint-Vincent, tandis l'ancienne filature de Jausiers se voit occupée par des chasseurs alpins et d'abord, en 1886 par le 28<sup>e</sup> BCA.

Devant tous ces travaux, les avis des spectateurs civils habitent la Vallée furent assez partagés. « Dans cette folle lutte contre l'obus et la cuirasse, qui l'emportera ? » écrit l'un d'eux. « A qui serviront toutes ces « bâtisses dans quelques années ? Des chemins pour monter du canon partout et de bonnes troupes alpines, à pied sûr et le cœur haut, voilà les vraies forteresses de la frontière des Alpes ». Un autre semble émettre un avis tout à fait contraire des Alpes. « On annonce comme prochain le voyage du général X à la frontière des Alpes... En dépit de l'hypnotisme qui tient les yeux de nos états-majors fixés sur la frontière du Nord-Est, on porte donc attention à ces vallées alpines dont la perte serait pour nous, en cas de guerre avec l'Allemagne, un coup très dur, nous obligeant à immobiliser dans la vallée, du Rhône, des forces nécessaires à la lutte dans les Vosges ou sur le Rhin. J'ai déjà dit ce qu'était la vie dans ces garnisons, continue ce même journaliste, au moment où nos troupes étaient bloquées dans

leurs batteries par les neiges et les glaces... Après avoir parcouru la Vallée, l'ennemi ne rencontrera plus d'obstacle fortifié jusqu'au Rhône.

L'Ubaye est donc un centre militaire important dont on devrait augmenter les garnisons en rendant permanent le séjour des alpins actuellement seulement estival. Ceci en date de 1893.

Comment donc dans ces temps déjà reculés vivaient nos grands anciens affectés dans la Vallée. De cette façon-ci : extrait du journal de Barcelonnette le 18-2-1893. « Messieurs les officiers du 4<sup>e</sup> bataillon du 157<sup>e</sup>RI donnaient mardi une très jolie soirée à Jausiers, dans les salons de l'Hôtel Curin... Bien avant dans la nuit a commencé un cotillon où se sont succédées les figures les plus variées et les plus attrayantes sous la conduite de Monsieur le Lieutenant B, dont l'entrain infatigable a largement contribué au succès de cette brillante soirée ». Ils vivaient plutôt de cette façon-là. C'est le commandant Lanceron qui parle dans son livre « De la mer bleue au Mont Blanc ». C'est un itinéraire un peu long en été et sans agrément en hiver que celui qui réunit les deux garnisons du 157<sup>e</sup>RI. La seconde ville de France et la plus triste des garnisons des Alpes. Chaque année au mois d'Octobre, l'échange de garnison se fait entre les deux moitiés du régiment, l'année grasse succède à l'année maigre. Pour un seul officier la balance penche toujours du mauvais côté : c'est pour le lieutenant-colonel adjoint qui déménage deux fois par an pour passer l'hiver à Jausiers et l'été à Lyon. Je revoyais d'après leurs récits le commandant du bataillon de Chasseurs « vice-Roi de la Vallée » qui commandant une troupe d'élite, hivernait à Grenoble, ne venait dans les Alpes que pour la belle saison et appartenait vraiment bien peu à cette armée des pauvres. Je trouve le soleil à l'entrée de la batterie de Roche-la-Croix. L'Adjudant qui commande le détachement s'est marié l'an dernier et j'admire le courage de sa jeune femme qui est venue s'enfermer avec lui dans la neige pendant le long hiver. Au village de Larche, j'inspecte encore un poste du 157<sup>e</sup>RI. En montant à la tête de Viryasse (2 774 m d'altitude) tenue toute l'année, je considère avec inquiétude les acrobaties du chef de poste qui n'accompagne. Il arrive tout droit d'Afrique, du Sahara, il est passé en quelques jours au poste le plus élevé de France et l'un des plus froids. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les troupiers sont enchantés de l'aventure. Huit mois dans la neige et la froidure ne les effraie pas. Bien clos, bien calfeutrés, ils boivent du vin chaud et jouent aux cartes. Ils préfèrent cette vie à l'exercice et aux manœuvres. A la tombée de la nuit, j'arrivais au fort Moyen de Tournoux.

Peu après, autour d'une grande table, tous les cadres célibataires de la garnison de Tournoux sont maintenant réunis. Les grades sont confondus, les armes et les services sont mêlés. C'est peut-être le passage d'un officier étranger qui évoque les réflexions. Certains savent que dans deux ans, ils pourront sans doute retrouver une place dans leur ancien régiment ou tout au moins obtenir une bonne garnison et cette espérance fait accepter, presque désirer, l'exil momentané, ce sacrifice temporaire de la vie mondaine. A côté d'eux, il y a les résignés, les modestes, ceux qui n'ont rien demandé, il y en a d'autres qui préfèrent la vie de la montagne à la vie agitée et fautive des grandes villes. Ceux-là sont peu nombreux, mais aussi valables que les cadres des Chasseurs (c'est un artilleur qui parle toujours). Ils sont plus entraînés pendant l'hiver et ont en tout temps une tâche plus rude parce qu'on leur donne moins et qu'on exige plus d'eux. Voici bien dépeinte sans doute la mentalité des soldats de l'Ubaye de l'époque. Pendant ce temps les civils ne restaient pas inactifs sur le plan militaire et surtout sur le

plan politico-électoral, ceux de Barcelonnette tout particulièrement qui ne décolégeraient pas de ne pas avoir leur garnison.

Le côté commercial y était toujours beaucoup. Barcelonnette a sa légende. D'ailleurs, quel est le pays qui n'en a pas ? La note consiste à faire croire que si nous n'avons pas de garnison, c'est que nous n'en avons pas voulu. Une affiche électorale du temps porte ces slogans. Pour Barcelonnette, le vrai candidat à la députation, c'est le candidat du chemin de fer, des routes et des travaux publics, de la paix civile et religieuse, c'est aussi le candidat de la garnison permanente.

Un journaliste écrit ; « Le complément du régiment régional, devrait tenir garnison à Barcelonnette, jolie ville admirablement située pour recevoir une garnison. Ces modifications aux dispositions actuelles auraient sur l'avenir économique de la région une influence la plus heureuse. Des bâtiments militaires devraient être construits à l'entrée de la ville et leur importance serait telle qu'on ne doute pas que l'État ne voit ces efforts appuyés par la municipalité toute entière. Tous les commerçants seront de cet avis. C'est en effet économiquement clair et net ». Ce fut chose faite en 1913. Les bâtiments actuels sont parvenus jusqu'à nos jours sans modifications notable, mis à part ceux du garage bien postérieurs évidemment.

1914-1918, puis 1939-1945, deux nouveaux conflits qui correspondent une fois de plus à autant de ravages pour l'Ubaye. Le premier est un désastre humain, mais presque aussi grave que ceux des temps passés. Les affectés spéciaux, mineurs, cheminots, ouvriers sont très rares parmi les mobilisés de ce pays essentiellement agricole. Les hommes rejoignent le front pour combattre au sein des bataillons alpins, là où les pertes sont particulièrement lourdes. Le monument aux morts de la Vallée en est un triste reflet. Conséquence désastreuse, la population jeune et active du pays, déjà diminuée de beaucoup par les départs au Mexique, subit une très forte hémorragie qui en accélère le dépeuplement.

Le deuxième ravage, dû au deuxième conflit mondial, intéresse surtout la Haute Vallée et celle de l'Ubayette. Les faits d'armes y sont nombreux tant de la part des sections d'éclaireurs de 1940 que de celles des Résistants maquisards le la fin des hostilités. Ces combats n'appartiennent pas encore vraiment à l'Histoire puisque certains cadres actuels du bataillon les ont vécus et sont plus à même d'en parler que l'auteur de ces quelques pages.

Ainsi s'achève ce survol du passé militaire de la vieille Vallée Noire. Le présent en est connu de tous quant à l'avenir, même le plus immédiat, il se résume à une série de points d'interrogations.

Sur le plan militaire, chacun en est réduit à inventer des hypothèses et suggère qu'il serait bien dommage de voir disparaître de la Vallée de l'Ubaye ces soldats qui de tout temps ont participé à sa vie dans la guerre comme dans la paix.

Lieutenant Evin  
11<sup>e</sup> BCA

*Ce document provient des archives personnelles du général Barthez transmis par son fil à François de la Fuente*